

## In memoriam: lundi 17 juin 1963

IL Y A CINQUANTE ANS John Cowper Powys, après une longue vie créative, mourait paisiblement à Blaenau Ffestiniog, laissant une œuvre abondante qui, plus que jamais, est pour nous source d'inspiration. Marie Canavaggia<sup>1</sup> traduisit *Les Sables de la Mer*, *Autobiographie* et *Camp Retranché*. La lettre ci-dessous qu'elle écrivit en anglais montre la profondeur de son affection pour l'écrivain et sa compagne. Elle est suivie de la notice nécrologique de Jean Wahl publiée dans *Le Monde* en juillet 1963. Il avait lu *In Defence of Sensuality* dans l'édition américaine de Simon & Schuster, et y avait consacré un essai dans la *Revue de métaphysique et de morale*. Par la suite il avait correspondu avec JCP et plus tard lui rendit visite au Pays de Galles.

### A letter from Marie Canavaggia to Phyllis<sup>2</sup>

Paris, Sunday 21-VII-63

Dear, most dear Phyllis

Oh yes I am in touch with Jean Wahl. He phoned frantically to me about the notice they wanted him to write for *Le Monde* (they were in a hurry) and which Anne Fairholme told me she sent you. He needed his copy of *Les Sables de la Mer* to have a look at his preface and he had lost it ! So I said I was going to bring him mine on the very spot, while Renée gave him by telephone some suggestions... (he had forgotten about the waterfall for instance and it was so important...). Our letter-boxes are in the hall of 16 Square de Port-Royal and I looked in ours on my way and found Lucy's letter... it was providential, just in time for Jean Wahl to hear about the beautiful particulars of this Death of a Poet. I took a taxi and read Lucy's letter in it and it was such a shock to hear about it all, specially about the wild flowers he found "wonderful" and about Chesil Beach! I was trembling so violently when arriving at Jean Wahl that I could not utter a word. He was very nice and very moved himself. To-morrow I will go and see him to take back my copy of *Les Sables de la Mer* and will remember you to him.

On the other hand I have been doing my best to do what I could for John Cowper's memory. I called them up at Gallimard and obtained leave to have a chapter of the *Autobiography* published in the *Figaro Littéraire*. They wanted me to trust them with all the chapters translated so that they make the selection they thought would please their readers best... and I sent them photographs too for them to choose.... I am glad they selected the one where John Cowper sits before his American home where he wrote the *Autobiography*. And I had to write a little notice too. Well they did not print it as it was... put silly adjectives ("ces pages capitales et savoureuses et T.F. Powys deliciousness!") and didn't keep my last lines I so so deeply felt. I will send you a copy of my little note just as I wrote it. In the meanwhile I send you the one I got them to print in *Les Nouvelles Littéraires*. They just dropped what I said about J.C. Powys's lectures "qui le

---

<sup>1</sup> Marie Canavaggia, 'Deux visites à John Cowper Powys', *granit* 1/2, Automne/Hiver 1973, pp.40-2.

<sup>2</sup> Mes remerciements à Marcella Henderson-Peal pour cette lettre, et à Madame Gautier et J.-F. Gautier pour la permission de la reproduire. La lettre est adressée à "Miss Phyllis Playter at The Hospital, Blaenau Ffestiniog, Merionethshire, North Wales, Great Britain".

maintenaient en contact avec le fluide humain sans entamer sa solitude”. I think it was important but never mind. People will find it all in the *Autobiographie* when it is published. By the way I forgot to tell you that the man of *Le Figaro Littéraire* who read the French translation to pick up fragments was enthusiastic about the *Autobiography*. I suppose Dominique Aury and the young man from Brest<sup>3</sup> who went to visit you lately will both write something in some magazine or other.

Thank you for the cuttings dear Phyllis. I kept them to read in this Sunday afternoon, quietly. *Shall I send them back to you?* Just tell me, but I know Anne Fairholme will like to read them first.

I am so so moved by your letter. Oh yes it was a good thing you were back in time for Llandudno and that Lucy could come and see him... and I am grateful, too, that he passed away quietly.

Oh how we wish we could come and see you *now* Phyllis dear! It is hard to picture you in the cold, but we will come and see you as soon as possible. And perhaps one summer you will come and spend some days with us at Belle-Isle? You would love it I am sure. Is not your Spanish friend still near you? We do think very very much of you dear dear Phyllis.

Marie



Marie Canavaglia  
courtesy J.-F. Gautier

### Une lettre de Marie Canavaglia à Phyllis:

Paris, dimanche 21-VII-63

Chère, très chère Phyllis,  
Oh oui, je suis en contact avec Jean Wahl. Affolé, il m'a appelée au sujet de l'article qu'ils voulaient qu'il écrive pour *Le Monde* (ils étaient pressés), article que Anne Fairholme m'a dit vous avoir envoyé. Il avait besoin de son exemplaire des *Sables de la Mer* pour jeter un œil sur sa préface, et il l'avait perdu! Je lui ai dit alors que j'allais immédiatement lui porter le mien, tandis que Renée lui faisait au téléphone certaines suggestions... (il avait oublié par exemple la cascade et c'était tellement important...). Nos boîtes à lettres sont dans le hall au 16 Square de Port Royal, en partant j'ai regardé dans la nôtre et y ai trouvé la lettre de Lucy... c'était providentiel, juste à temps pour que Jean Wahl apprenne les belles circonstances entourant cette Mort d'un Poète. J'ai pris un taxi et pendant le trajet j'ai lu la lettre de Lucy et c'était un tel choc de lire tout ce qui s'est passé, en particulier les fleurs sauvages qu'il trouvait "magnifiques" et Chesil Beach! Je tremblais si violemment quand je suis arrivée chez Jean Wahl que je ne pouvais articuler un mot. Il a été très gentil et très ému lui-même. Demain je retournerai le voir et reprendrai mon exemplaire des *Sables de la Mer* et lui transmettrai vos bonnes pensées.

<sup>3</sup> "The young man" était Michel Gresset, futur professeur émérite à Paris VII.

De mon côté j'ai fait de mon mieux pour célébrer la mémoire de John Cowper. J'ai appelé chez Gallimard et j'ai obtenu leur accord pour qu'un chapitre d'*Autobiographie* soit publié dans le *Figaro Littéraire*. Ils voulaient que je leur confie tous les chapitres traduits afin qu'ils choisissent ce qu'ils pensaient plairait le plus à leurs lecteurs... et je leur ai aussi envoyé des photographies pour qu'ils fassent un choix... Je suis contente qu'ils aient choisi celle où John Cowper est assis sur les marches de sa maison américaine, où il a écrit *Autobiography*. Et je devais aussi écrire une petite notice. Eh bien, ils ne l'ont pas publiée telle quelle... ils ont mis des adjectifs stupides ("ces pages capitales et savoureuses et T.F. Powys deliciousness!") et ils n'ont pas gardé mes dernières lignes qui me tenaient pourtant tellement à cœur. Je vais vous envoyer copie de cette petite notice telle que je l'ai écrite. En attendant je vous envoie celle que j'ai réussi à faire imprimer dans les *Nouvelles Littéraires*. Ils ont simplement supprimé ce que je disais sur les conférences de J.C. Powys, "qui le maintenaient en contact avec le fluide humain sans entamer sa solitude."<sup>5</sup> C'était pourtant d'une grande importance, mais ça ne fait rien. Les gens trouveront tout cela dans *Autobiographie* quand ce sera publié. Au fait j'ai oublié de vous dire que le journaliste du *Figaro Littéraire* qui a lu la version française pour en choisir des passages était enthousiasmé par *Autobiographie*. Je suppose que Dominique Aury et le jeune homme de Brest<sup>6</sup> qui est récemment allé vous rendre visite vont tous deux écrire quelque chose pour une revue ou une autre.

Merci pour les coupures de journaux, chère Phyllis. Je les ai mises de côté pour les lire ce dimanche après-midi, tranquillement. *Faut-il que je vous les renvoie?* Dites-le moi, mais je sais que Anne Fairholme aimerait bien d'abord les lire.

Je suis tellement bouleversée par votre lettre. Oh oui, c'était une bonne chose que vous ayez été de retour à temps pour Llandudno, et que Lucy ait pu venir le voir ... et je suis heureuse qu'il soit mort sereinement.

Oh comme j'aimerais que nous puissions venir vous voir *maintenant*, chère Phyllis! C'est dur de vous imaginer dans le froid, mais nous viendrons vous voir dès que possible. Et peut-être qu'un été vous viendrez passer quelques jours à Belle-Isle avec nous? Vous aimeriez cet endroit, j'en suis sûre. Votre amie espagnole n'est-elle pas encore auprès de vous? Nous pensons vraiment beaucoup à vous, chère chère Phyllis.

Marie

### JOHN COWPER POWYS, Un homme de la nature<sup>7</sup>

Les romans de Powys nous apparaissent souvent comme le roman de la terre, du monde noir de la terre, mais avec d'étranges éclats blancs.

*Les Sables de la Mer* traduit excellemment par Marie Canavaggia, qui s'est dévouée à cette œuvre, c'est au contraire l'antique océan tel qu'Homère — et

---

<sup>4</sup> Tel quel dans la lettre manuscrite de MC.

<sup>5</sup> En français dans sa lettre.

<sup>6</sup> Ce "jeune homme" était Michel Gresset, futur professeur émérite à Paris VII et responsable du *Faulkner* des éditions de la Pléiade.

<sup>7</sup> Jean Wahl, 'Un homme de la nature', *granit* 1/2, 1973 (Texte paru dans *Le Monde* du 12 juillet 1963).

Melville — put l'apercevoir. Bien plus, chacune des âmes a son océan dont la phrase de l'auteur, comme une vague, suit le flux et le reflux. Roman, on l'a dit,<sup>8</sup> abrupt, profond, sauvage, où le visible et l'invisible se mêlent. Le personnel se perd finalement dans un élément impersonnel, l'animé dans l'inanimé ; peu à peu tout devient symbole, chiffre de ce qui est au-delà du langage. Des extases naissent dans les sentes, dans les ornières, comme chez Rimbaud. Des chants d'enfants éclatent au milieu du drame, et nous nous sentons près de Shakespeare.

En même temps (mais le temps ici a peu d'importance) il publiait *L'Apologie des Sens* qu'on peut mettre tout à côté de l'*Apocalypse* de D.H. Lawrence, et les *Plaisirs de la Littérature*. Nul roman n'est plus plein que ces œuvres de ses secrets et de l'influence de ces grands révélateurs venus à l'humanité d'un arrière-fond sombre ou d'un arrière-plan lumineux, qui parfois est les deux à la fois.

Pour le héros tel que le conçoit Powys, pour le personnage qu'il est lui-même, aimer la vie est comme un devoir ou plus exactement un appel ; et aimer la vie c'est combattre avec elle et lui arracher ce bonheur délicieux auquel nous avons droit. L'homme entre le sous-humain et le surhumain regarde d'une part vers l'éternel ichtyosaure, gisant puis se dressant au fond de l'univers vers le dieu qui le dépasse. Plutôt que vers Nietzsche, c'est vers Héraclite qu'il faut nous tourner, dans un sentiment non pas humain mais sous-humain et surhumain, dans une rencontre entre la vie et la mort, entre le jour et la nuit. Et c'est seulement à partir des profondeurs d'une solitude absolue que l'homme peut se dépouiller de tous les idéaux de la race, de toutes les idoles de l'ambition humaine, et s'unir aux étoiles, aux plantes, au soleil, se sentir en le regardant comme une force magnétique en face d'une autre force magnétique. Il y a, nous dit-il, une danse du moi-ichtyosaure dans toutes les choses, danse sexuelle, danse à manger, danse à boire, une danse de sommeil, une danse de promenade ; telle est la grande danse solennelle de la vie, maladroite, gauche et très sérieuse. Nous avons à éveiller en nous ce qu'il appelle le grand œil de la contemplation, parfois œil morne, parfois œil où pourraient se lire toutes les joies, parfois et même souvent regard d'un défi créateur.

À ce point nous pouvons parvenir plus encore par la passivité que par l'activité. Rappelons-nous que *L'Apologie des Sens* est dédiée à la mémoire de Jean-Jacques Rousseau, et que parfois Novalis a dit des choses assez semblables. L'homme est comme une grande plante au milieu de l'eau. Il n'a pas su jusqu'ici comment utiliser les moments où s'approche le sommeil, la rêverie (dont a si bien parlé G. Bachelard), la fatigue même ; il n'a pas assez su comment utiliser certains groupements de sentiers, de murs et d'arbres, certains vols d'oiseaux sauvages, certaines bouffées de pluie et de vent, certaines senteurs de midi ; l'âme, dit-il encore, se nourrit de rêves comme un grand bœuf immortel se nourrit de la douceur de l'herbe, s'enrichit de sensations comme une grande hyacinthe pourpre de rosée, de pluie et de rayons de soleil diffus.

Il y a comme une nostalgie de ce qui est au-dessous de l'homme, que ce soit l'animal, le végétal ou le minéral.

Mais cet homme de la nature ne se sent pas un isolé ; il est possesseur d'une grande culture ; et c'est à la culture qu'il dédie son livre sur les plaisirs de la littérature. Les grands écrivains dont il est le plus proche, pour commencer par

---

<sup>8</sup> Cf. 'Préface' de *Les Sables de la Mer*, Plon, 1958. Dans ce texte-ci Jean Wahl fait de nombreux rappels à cette préface.

les plus modernes, ce sont Proust, Lawrence, Joyce. Mais nous pouvons remonter d'eux en passant par Melville, Poe et Whitman, puis par Dostoïevski, puis par Wordsworth, jusqu'à Shakespeare, jusqu'à l'Évangile, aux grands tragiques grecs, à Homère. Les moments du souvenir profond chez Proust, les expériences sublimes chez Dostoïevski, ont leur équivalent dans la recherche et dans les conquêtes de Powys.

En cet instant je me rappelle le jour où j'allais à sa rencontre dans ce pays de Blaenau-Ffestiniog, dominé par une colline de charbon noir que je vis avec une sorte de terreur ; mais la cascade était là, dans l'encadrement de la fenêtre, avec les fleurs. Il ne quittait pas son lit, s'exaltant à la vision des personnages de son futur roman, des héros immenses dont tous les membres étaient immenses, ultime mythologie à laquelle il était parvenu. Et aujourd'hui même j'apprends qu'au moment de sa mort il chanta quelques vers latins qu'il avait appris dans son école et qu'il aimait particulièrement. Phyllis Playter, son amie, était à côté de lui. Des fleurs sauvages furent apportées à John Cowper par sa sœur. "Wonderful", murmura-t-il. Ses cendres furent dispersées auprès des vagues sur les rochers humides.

Jean Wahl